

L'AMITIÉ AVANT **TOUT**

uN RoMan DE tHaMI KaMiL



“ Ce roman est avant tout une histoire aux multiples rebondissements qui se passe dans un milieu social où certaines différences ne sont pas les bienvenues. Les sentiments universels arriveront-ils à apaiser les cœurs ? ”

Thami Kamil

L'amitié avant tout

© Thami Kamil, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1311-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Notre ado ne rigolait pas avec la gestion de son temps. Premier réveillé, il monopolisait la salle de bain. Il fallait être parfait. Il prenait soin de répartir son gel sur sa chevelure bouclée qu'il tentait de raidir au maximum avec le séchoir fatigué de sa mère. La concurrence était rude et Adil tenait à en faire partie.

Sa chemise à carreaux bleue et noire façon « *L.A* » était impeccablement repassée et ses Nike « air Jordan », nettoyés la veille avec du savon noir « *Beldi* ¹ » flamboyaient. Non ! Il n'y avait rien à redire, Adil avait le souci du détail, il en jetait. Un minet issu de cette nouvelle caste sociale moyenne marocaine des débuts « 90 », qui imitait à la perfection les codes de ses camarades de classe du quartier huppé d'Agadir : la « Cité Suisse ».

Une bonne bouille additionnée à un charme magnétique lui permettait d'être apprécié partout où il passait.

Son père, Hamid, veillait à ce que son fils unique puisse avoir une bonne éducation et par-dessus tout, le préparait minutieusement à la réussite.

Hamid était issu des tribus berbères des montagnes du Haut-Atlas. Il eut une enfance difficile, misérable. En dépit d'une première tranche de vie chaotique, le père d'Adil força son destin par le feu de l'ambition. Bac en poche, il débuta sa carrière tout en bas de l'échelle, comme caissier de banque. Avec de la persévérance, des formations, de bonnes opportunités et une poignée de coups bas, Hamid évolua dans la hiérarchie pour devenir directeur d'agence en plein centre d'Agadir. Un poste stratégique qui lui permettait d'approcher les gens qui comptaient dans la ville.

D'ailleurs, une rencontre fructueuse fit que son fils obtienne ce fameux sésame pour être accepté à l'établissement scolaire le plus convoité de la ville. Les places étaient limitées et très sélectes. Seuls les enfants d'hommes influents, de gradés militaires, de grandes fortunes, de professions libérales et quelques gamins de la classe sociale moyenne de la ville (soigneusement triés) pouvaient prétendre à se mélanger à la jeunesse française.

Le directeur de l'établissement Paul Gauguin, la mission française, eut recours à un prêt bancaire pour des travaux dans sa villa. Hamid saisit cette opportunité pour gagner la sympathie de monsieur Pétricourt. Sa faiblesse : la chasse aux sangliers. Hamid lui fit découvrir quelques territoires interdits où monsieur le directeur pouvait chasser les bêtes en toute tranquillité. Par cette gentillesse, Hamid put obtenir une place en 5^{ème} B pour Adil sans passer aucun examen.

Hamid savait s'y prendre. Ses relations et sa signature pour octroyer les crédits bancaires lui donnaient un bon jeu de cartes pour négocier sa vie professionnelle. Un fin tacticien cet homme des montagnes.

Mais revenons à notre adolescent. Adil ne tenait pas à être déposé par son père à l'école. Sa voiture, une Peugeot 309 blanche pathétique, se distinguerait sur le parking des berlines et 4X4 de la mission française.

Il n'en voulait pas à son papa, il venait juste de céder à son caprice : 1200 Dh pour une paire de baskets Jordan. Hamid saisissait l'importance des apparences dans cet univers démesuré et il ne tenait surtout pas à ce que son fils se sente diminué face à ses camarades.

Mais c'était très compliqué de tenir le rythme : les frais scolaires, les cours particuliers, les vêtements, le crédit de l'appartement et ses sorties nocturnes avec cette bourgeoisie pour étendre son influence nécessitaient du cash. Bref, impraticable avec son salaire de 11000 Dh.

Et, en tant que directeur de banque, ses facilités pour obtenir des crédits personnels l'emmenaient déraisonnablement vers un terrain glissant.

Chapitre 2

Il poussait avec difficulté son vélo d'infortune chargé à bloc de marchandises en direction de son arbre favori. Son trajet lui était pénible mais sa recette pour 3 heures de travail par jour en valait la peine. Effectivement, l'olivier qui lui permettait de se protéger du soleil et de commercer se situait stratégiquement entre la porte d'entrée du primaire et celle du collège.

Brahim, ancien pêcheur, avait perdu son bras accidentellement lors d'une mauvaise manœuvre dans un chalutier à à peine 20 ans. Dépressif, il soignait ses peines dans la boisson. Mais un jour, lors d'un de ses énièmes trajets en direction du bar « Tout va bien », une inspiration salvatrice le sortit du gouffre. Sur le chemin, il remarqua que les centaines d'enfants de l'établissement Paul Gauguin ne bénéficiaient d'aucun marchand de bonbons à l'horizon. Des gamins de bonnes familles qui pourront facilement se dégoter quelques dirhams trainant dans les recoins de voitures de leurs pères ou bien perdus au fin fond des sacs à main de leurs mères.

En quelques secondes, son étude de marché semblait concluante. Dès le lendemain, il se débrouilla un vélo fatigué, une caisse en bois chez un pêcheur et 400 Dh de bonbons au marché du gros à Inezgane.

Depuis plus de 20 ans, les pièces de monnaie affluaient dans ses poches comme des machines à sous. Brahim allait être incontournable à Gauguin : le dealer de sucreries. Il considéra ce succès comme une bénédiction divine et arrêta définitivement la boisson. Dorénavant, sa vie serait rythmée de bonbons et de prières.

Discret et patient, il entama la construction du dernier étage de sa maison R+3 familiale en plein quartier Dakhla. Il prit soin dans les plans de faire des magasins au rez-de-chaussée qu'il louerait quand il prendrait sa retraite. Les petits ruisseaux font les grandes rivières n'est-ce pas ?

Brahim avait tout de même sa petite période creuse pendant le ramadan. En effet, la plupart des collégiens marocains ne se ravitaillaient plus en pépites et en gommes à la réglisse.

Quant à notre Adil, il semblait embarrassé par ce mois de jeune. Ce n'était pas le fait de ne pas boire ni manger, non ! Ce qui l'embêtait, c'était son haleine. Il se brossait les dents à plusieurs reprises dans la journée, mais rien à faire. Adil conservait une haleine de « Blédard ». Il usait de techniques farfelues lorsque qu'il discutait avec ses camarades et plus précisément, les belles françaises. Une de ses techniques grotesques : se caresser la joue en plein bavardage en prenant soin de dévier l'air sortant de sa bouche. Sa mâchoire se déformait, Adil sombrait dans le ridicule et les filles s'esclaffaient.

Sur le trajet de l'école, Adil allongeait ses pas pour prendre de l'avance afin qu'il soit l'un des premiers à être assis à la place des « BOSS » du collège : un banc improvisé en béton de 10 cm de largeur sous la vitrine de la pâtisserie Hilton. Ce rebord servait à faire baisser le rideau et de le cadenasser. Mais pour les « Gauguinois », c'était « *The place to be* ». Une vue panoramique sur l'entrée du collège et du parking.

Il obtint ce privilège lorsqu'il rendit une faveur au Roi de Gauguin, le playboy : Yassine. Avec sa chevelure bien plaquée à l'arrière, son starter de l'équipe de foot américaine « *Raiders* » et ses mimiques à la Luke Perry de la série télé « *Beverly hills 90210* », il personnifiait tout ce qu'Adil désirait.

C'était bien grâce à sa pointure identique à celle de Yassine qu'Adil s'introduira parmi les apôtres de Gauguin. Eh oui, une « BOOM » se déroulait chez les fameuses sœurs Andréas et il lui fallait marquer le coup vestimentairement : Yassine remarqua les nouvelles Jordan d'Adil, et discrètement, il alla s'entretenir avec lui.

Adil comprit sur le champ que cette requête allait lui faire gagner du temps dans sa quête du succès. En échange de ce prêt pour le week-end, Adil lui demanda fermement un siège à la place des « BOSS ». Notre Luc Perry national accepta. Adil ambitionnait de prendre la place vide du Roi l'année prochaine, car après la classe de 3^{ème}, les élèves de Gauguin poursuivaient leurs études secondaires dans les autres villes du royaume, et Yassine était en 3^{ème} B.

Chapitre 3

Cette année, l'hiver allait être de nouveau sur le banc de touche. La chaleur, enflammée, s'estimait lésée et avait l'intention d'allonger son temps de jeu. Les arbres, les bêtes et les agriculteurs imploraient le Seigneur pour qu'Il puisse déverser sa miséricorde afin que la terre et les cœurs se purifient par une pluie libératrice. En attendant, les coupures d'eau s'intensifiaient et Agadir semblait si triste par cette sécheresse en plein mois de jeûne.

Tout le monde avait l'air usé et sur les nerfs, mis à part le village gaulois d'Agadir : l'établissement scolaire de Paul Gauguin. Le mois de Décembre était la période la plus joyeuse de l'année. Les professeurs et les camarades de classe français transmettaient avec zèle la féerie de Noël aux petits marocains. Les vitres des classes servaient de tableaux qui illustraient des pères Noël avec des jouets par milliers dans des traîneaux tirés par des chameaux (petite fantaisie des collégiens peintres illustrateurs).

Des sapins somptueusement décorés s'édifiaient partout dans l'établissement et d'innombrables événements s'organisaient : jeux, chants, animations avec pour bouquet final : une grande fête avec le père Noël et une distribution de cadeaux à la veille des vacances de fin de trimestre. Une belle démonstration de manière à marquer profondément et durablement les esprits des écoliers et collégiens marocains.

Dès le matin, cette canicule insolente s'imposa à Adil. Il marchait plus de 20 minutes entre l'appartement et le collège.

Ainsi, avant de rentrer dans l'arène, notre méticuleux avait pour rituel de rejoindre une ruelle pour se refaire une beauté. Il sortait de la poche arrière de son jean son chiffon fétiche jaune et le passait sur ses baskets « *Jordan* » poussiéreuses (Agadir n'est définitivement pas une ville pour piétons). Dans la poche avant de son sac à dos, il s'emparait de son déodorant pour couvrir ses odeurs de transpiration.

Mais, ce lundi matin, arrivé pour s'installer sur le banc des « BOSS » en bas de

la pâtisserie Hilton, son rythme cardiaque s'accéléra d'un coup !

Une tête inconnue fut assise pile-poil à sa place. Casque de walkman sur les oreilles, il tapait le rythme avec ses jambes comme un possédé. Adil choqué, s'avança vers lui.

— Hey ! protesta Adil.

— Tu vois pas que tu me fais de l'ombre ! Allez cousin, bouge de là ! s'insurgea l'inconnu.

Adil prit soin de jeter un coup d'œil autour de lui. Personne à l'horizon, à part quelques primaires qui jouaient à la paume au mur d'en face. Ensuite, il évalua ses chances s'il devait en arriver à la bagarre. Le garçon semblait bien sec et petit : une crevette à jambes. Mais tout de même, il fut dérouté par son langage, son assurance et sa dégaine. Adil se heurta à un spécimen. Son style vestimentaire différait radicalement des camarades de son âge. Le gars fut fringué d'un survêtement bleu marine et d'une casquette assortie d'un même logo : un crocodile. Une étrangeté stylistique pour Adil. Mis à part son père et les vieux français, aucun jeune ne portait la marque LACOSTE. Décidément, un mystère cette demi-portion !

— Hey ! Toi ! Tu es assis à ma place !

Le garçon enleva ses écouteurs des oreilles, se leva, inspecta le banc en béton et rétorqua :

— À ce que je sache, ton BLAZE n'est écrit nulle part, allez va t'ambiancer ailleurs ! Tu as bien de la chance que je fasse ramadan, sinon tu aurais goûté à mon coup de tête-balayette !

Adil reprit ses esprits et comprit qu'il fallait changer de tactique afin d'en savoir plus sur cette crevette nerveuse.

— Tu es nouveau à Gauguin ?

— Ouai, si on veut, je viens du 92, mais je ne compte pas crécher trop longtemps dans votre bahut, c'est une histoire de quelques mois et après je me casse à la cité.

— Le 92 ? C'est quoi ce chiffre ? Tu te fiches de moi !

— Mais, non ! Cousin, on ne vous apprend rien dans ce collège français ? Le 92 c'est le nom de mon département : les Hauts-de-Seine. Je créchais à Villeneuve-la-Garenne en banlieue parisienne.

— Tu viens de France ?

— Oui. Mon grand père est mort « *Allah Rahmou* » il y a un mois et mon daron a décidé, sans nous consulter, de tous nous ramener, maman, ma petite sœur et moi. Mais comme je t'ai dit, c'est juste pour cette année scolaire, après je repars.

Les BOSS n'allaient pas tarder à arriver et il fallait mieux pour Adil de trouver un moyen pour que le français à la tête d'arabe déguerpisse au plus vite du banc. Il ne tenait pas à ce que ce petit nouveau goûte au bizutage des 3^{èmes}. Adil était rempli d'espièglerie et de calculs pour arriver à ses fins mais il cherchait toujours à éviter la violence.

— Dis-moi, c'est quoi ton BLAZE ?

— Je comprends pas ce que tu dis ?

— C'est quoi ton nom quoi ?

— Je m'appelle Adil et je suis en 5^{ème} B.

— Et bien, je suis dans la même classe que toi. Mon BLAZE à moi c'est Mohamed, mais dans la cité, on m'appelle Moha.

— Cool Moha, viens je te fais visiter notre Collège.

— OK, pourquoi pas.